

d'un nouveau Jupiter. Mais sa migraine fut frappée de stérilité.

En désespoir de cause, notre bottier se présenta chez son propriétaire, à qui tout du long il raconta sa mésaventure et surtout son embarras à découvrir un remède capable de guérir un débiteur qu'il commençait à juger incurable. M. Chapelain écouta fort attentivement les doléances de Cabrol. Il compatit même à son sort, moins en qualité d'homme qu'à titre de propriétaire. Le poète craignait que la faillite de Boisrobert n'influat par contrecoup une suspension de paiement de la part de son locataire. Le bonhomme d'ailleurs, arrivait sous trois jours à débarrasser.

Desmarest, que le hasard avait conduit chez Chapelain, s'égarait de l'aventure et se divertit de la mise piécuse du cordonnier, pendant que son hôte écrivait une consultation contre un confrère *in misis*.

— Voilà, dit Chapelain en remettant un papier à Cabrol, voilà plus qu'il n'en faut pour réduire le récalcitrant à la raison.

— Sans offenser aucun des préceptes de l'éloquence ? se hâta de demander le cordonnier.

— Aucun ! vous pouvez être tranquille. Allez !

Le front de Cabrol se rasséréna un peu, et dès le lendemain il s'achemina vers son débiteur, muni de l'expédient fourni par son propriétaire.

Desmarest, qui avait entendu chez Chapelain la narration du bottier, avait cru devoir prévenir Boisrobert, son ami, des hostilités prochaines, et, sans connaître les imaginations de Chapelain, il avertit le débiteur de se tenir sur la défensive.

Boisrobert attendait donc de pied ferme, lorsque le cordonnier vint frapper à sa porte. Selon une vieille mode encore en vigueur à cette époque, la porte d'entrée de l'appartement occupé par Boisrobert avait un guichet à travers lequel un domestique apposait son *visa* sur la personne qui demandait à être introduite. Comme il s'agissait ici d'une lutte littéraire entre le *mieux réel* et le plus jovial de tous les beaux-espits de France, le poète ne confia à personne ce poste important, et se plaça lui-même en vedette pour inspecter le survenant.

Cabrol était armé de deux innocens fleurets qu'il tenait sous le bras. Cette importation fut jugée frauduleuse par la douane de la porte. Le littérateur rampa cette *bolle* détournée, et l'évita au moyen de cette feinte : — Monsieur ! cria-t-il au cordonnier, j'ai dans ma chambre ma vieille mère malade ; l'appareil de vos fleurets ne pourrait que l'étrangler. Déposez vos armes, si vous voulez que ma porte s'ouvre, à moins que vous n'aimez mieux ne pas entrer, ce que je mets exclusivement à votre choix et à votre service.

Sur ce, le panneau glissa dans la coulisse, et le vasistas se ferma avec un bruit sec qui fut comme le point final de la phrase de Boisrobert.

Le cordonnier littéraire battit en retraite, fort désappointé. « Je ne suis adressé à forte partie, se dit-il, et M. Chapelain fut fort maltraité devant le tribunal de sa judiciaire. Si mon propriétaire, ajoutait tout bas le bottier, n'avait pas fait l'*Ode à Richieu*, je le regarderais comme un pauvre sire. Toujours est-il qu'il n'est pas digne de dénoncer les cordons... de la boue de ce maraud ! »

Cabrol se décida, bien à contre cœur, à laisser ses armes chez le concierge. Enfin, ce sacrifice fut accompli, et le bottier s'assit tout pensif sur une borne de l'hôtel. Les efforts de son imagination lui valurent la seconde édition de sa migraine, considérablement augmentée ; mais cette fois la migraine produisit quelque chose. Cabrol alla acheter au marché un pe-

tit faisceau de légumes qu'il reconvrit de son mouchoir. Puis, dans ce nouvel équipage, il s'offrit de nouveau à l'inspection préliminaire du poète. Celui-ci, ne constatant aucun objet de contrebande, ouvrit au cordonnier, qui entra la tête haute et l'allure fière comme en terre conquise.

— Me permettez-vous, dit-il à Boisrobert, de poser ce paquet quelque part.

— Mais sans doute. Que portez-vous donc là !

— Oh ! presque rien, reprit astucieusement Cabrol. Voyez ! deux petites *bolles* d'asperges ; et, à propos de *bolles*, puis-je vous réclamer le montant de celles que vous savez !...

— Bravo ! mon disciple, vous avez fait des progrès inouis. Peste ! quel esprit ! quelle finesse !

— Vraiment !

— Je n'en reviens pas : quel tour ingénieux ! Mais sachez-vous bien que cette transition vaut son pesant d'or !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr : c'est-à-dire qu'elle est dix fois supérieure au prix des *bolles* que vous m'avez livrées.

— Prit-il !

— Oui, Monsieur, je le soutiens. Or, comme c'est moi qui vous ai enseigné ces beaux stratagèmes en fait de style, je pourrais exiger du retour pour mes leçons ; mais je vous tiens quitte. Soyons généreux ! vous ne me devez rien.

Cabrol demeura stupéfait. Dans son ébahissement, il laissa ses asperges et prit la fuite, abandonnant ainsi le champ de bataille, armes et bagages.

Et depuis lors, toutes les érisons brusques et anguleuses, toutes les transitions cousues de fils grossiers furent nommées des *à propos de bolles*.

Neanmoins cette péripétie brutale, qui assurait à Boisrobert un triomphe littéraire sur son antagoniste Chapelain, ne le satisfaisait point quant au résultat concernant maître Cabrol. Or, Boisrobert pratiquait la devise guerrière des Romains *Parcere victis, debellare superbis*. C'est pourquoi il se mit en campagne pour combattre Chapelain au profit de Cabrol.

(J. de Rennes.)

SOUVENIRS DES GUERRES MARITIMES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Lejeulle.

II.

ABOUKIR.

Voici une triste page de notre histoire, et c'est avec douleur que nous allons l'écrire ; mais il est bon de rappeler et d'expliquer à la génération nouvelle nos désastres d'autrefois, pour que le passé serve de leçon à l'avenir. De grandes fautes furent commises dans nos guerres maritimes de la révolution et de l'empire ; il faut que ces erreurs soient bien connues, afin que nos marins apprennent à mieux faire, et que le gouvernement destiné à recommencer quelque jour la lutte avec nos implacables rivaux, se montre moins facile et moins imprévoyant dans le choix des chefs de nos escadres. Dût notre amour-propre national en souffrir, nous ne devons céder aucun de nos revers, dissimuler aucune de nos pertes. La France a, d'ailleurs, assez de titres de gloire à revendiquer pour pouvoir avouer sans rougir ses rares défaites.

L'armée que Bonaparte conduisait en Egypte avait échappé à l'escadre anglaise, qui la cherchait partout où elle ne se trouvait pas ; le débarquement s'était opéré sans obstacle, et déjà les batailles de Chebrés et des Pyramides avaient livré le Caire aux troupes de

publicaines. Bonaparte n'avait plus besoin de la flotte qui l'avait porté, lui et ses compagnons de fortune, sur les rives du Nil ; il savait que les Anglais étaient sur les traces de cette flotte qu'ils brûlaient d'arrêter ; il savait aussi que le gouvernement français ne pouvait se priver long-temps de ces forces navales, plus que jamais nécessaires pour garantir les côtes de France partout menacées, et pour protéger l'Espagne, dont les ports, notamment celui de Cadix, étaient bloqués par nos ennemis.

Pourquoi donc le général en chef de l'armée d'Egypte retenait-il nos vaisseaux dans les eaux d'Alexandrie ? Obstinement convaincu que les Anglais n'oseraient pas venir les attaquer dans la baie, fort peu sûr cependant, où on les avait abrités, il se bornait à donner l'ordre de détacher une frégate pour aller chercher du biscuit à Corfou. Au reste de la flotte il était enjoint, quoi qu'en ait dit plus tard le généralissime, de ne pas quitter les côtes de l'Egypte. Les instructions restées entre les mains de l'amiral Gauthier, major général de l'armée navale, ne laissent aucun doute à cet égard.

L'amiral Bruëys partageait cette étrange sécurité, à ce point que ses bâtiments, déjà signalés aux Anglais depuis le 1er du mois, avaient à peine la moitié des hommes nécessaires au service des batteries, et qu'au lieu d'exercer les équipages à la manœuvre du canon, on passait le temps à badigeonner les vaisseaux. Au moment où l'on vit l'escadre de Nelson s'avancer pour combattre, Bruëys était tout entier aux préparatifs d'un splendide repas, qu'il allait donner à quelques officiers supérieurs de l'armée (1) !

La flotte française n'ayant pu pénétrer dans le port d'Alexandrie, à cause des obstacles qui en obstruaient l'entrée, l'amiral l'avait conduite à quelques lieues à l'est, dans la baie d'Aboukir. Cette baie, dont la plage est excessivement basse, n'est abordable pour des vaisseaux de haut-bord qu'à la distance d'environ une lieue de terre. Ouverte à tous les vents, elle ne présente qu'un abri précaire aux bâtiments qui viennent s'y réfugier. Un seul îlot, situé à l'extrémité occidentale de la demi-lune formée par la côte, peut offrir un utile point de défense.

C'était là une position militaire fort peu avantageuse ; mais Bruëys pouvait bien s'y croire en sûreté, lui qui, le jour de l'arrivée de sa flotte en Egypte, et sur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, n'avait pas craint d'attendre les Anglais, ses vaisseaux mouillés en pleine cote et à trois lieues au large !

Contrairement à l'avis de l'amiral Blanquet-Duchayla et du capitaine Aristide Dupetit-Thouars, Bruëys résolut d'attendre l'ennemi au mouillage et de le combattre à l'ancre. Cette décision était d'autant plus inexplicable, que la côte d'Aboukir n'était armée d'aucun fort, d'aucune batterie, à l'exception du château qui s'élève sur la pointe occidentale, mais qui ne pouvait être d'aucune utilité dans la circonstance. En tout cas, l'amiral aurait dû faire étudier soigneusement le terrain sur lequel il allait livrer bataille, afin de s'assurer si les bâtiments anglais pourraient, ou non, se glisser entre les Français et la terre. Il avait eu près d'un mois pour opérer son embossage, pour établir des batteries sur les caps avancés, renforcer et exercer ses équipages, et aviser à fermer toute issue entre la côte et la tête de sa ligne. Rien de tout cela n'avait été fait. Bruëys attendait et se croi-

(1) Voir l'histoire de l'expédition d'Egypte, par P. Martin, ingénieur des ponts-et-chaussées, membre de la commission scientifique, et l'un des auteurs de la description de l'Egypte.